



CAHIER CRITIQUE

J'ai perdu mon corps de Jérémy Clapin
Corps conducteur

par Florence Maillard

Alors qu'un jeune homme gît dans une mare de sang, une main humaine dotée d'une vie autonome s'échappe d'une clinique et entreprend de traverser Paris: il faut peu de temps pour percevoir l'originalité prometteuse de *J'ai perdu mon corps*, et à peine plus pour comprendre que le premier long métrage de Jérémy Clapin ouvre une voie passionnante. Quand a-t-on vu ces cadrages rasants découper l'espace selon un point de vue aussi partiel qu'expressif, une telle vérité du mouvement animer un aussi curieux personnage et avec lui tout un monde d'objets familiers, d'êtres vivants, de matières? Au cours de son périple la main trotte revêtue d'une boîte de raviolis telle un bernard-hermite, saisit un briquet pour effrayer des rats, roule dans un ruisseau gelé où elle s'arrime à une balle, «s'assied» sur le rebord d'un piano ou rejoint le petit lit chaud d'un nouveau-né... Ses aventures sont extraordinaires à force, si l'on peut dire, d'un réalisme paradoxal, qui fait voir le monde de manière irrésistiblement suggestive. C'est le même pouvoir de suggestion qui soutient l'histoire de Naoufel, où le foisonnement des détails, ordonné cette fois à l'échelle humaine, n'en informe pas moins la perception sensible des lieux, du temps, des événements. Loin de toute démonstration fastidieuse, liant le roman adolescent au cartoon expérimental, le

film se révèle habité, presque un chant. D'un même geste amoureux il explore une idée (les liens du corps et de la mémoire), une matière (les vibrations d'un environnement urbain particulièrement incarné) et les ressources d'un art (l'animation poussée dans ses plus subtils retranchements)—sans jamais séparer les attributions du conteur et de l'animateur.

Le récit diffracte l'histoire de Naoufel entre l'intensité de la nouvelle vie qui commence pour lui, la résurgence de ses souvenirs d'enfance et les aventures de cette main orpheline qui, comprend-on, est la sienne, lancée à sa poursuite. Jeune livreur de pizzas vivant dans une colocation sordide, Naoufel rencontre Gabrielle par interphone interposé. Ils discutent sans se voir, elle est la première personne qui fasse attention à lui. Amoureux, Naoufel prend sur un coup de tête une place d'apprenti menuisier chez l'oncle de Gabrielle. Le jeune homme théorise lui-même ses coups de barre imprévisibles comme une manière d'échapper au destin, qui l'a vu perdre ses deux parents dans un accident et a porté un coup d'arrêt à son enfance heureuse. Il tente un ultime pas de côté, ne laissant derrière lui que des indices sonores (comme il a rencontré Gabrielle par la voix et l'oreille, il enregistrait tout enfant sur un magnétophone). Rien n'est stable ici: le présent est gonflé d'espoir, le

passé omniprésent, le quotidien fébrile et inquiet, et le film ne cesse de sauter d'une temporalité à l'autre, mais aussi d'un sens à un autre, convoquant l'œil, l'oreille, la main. Il effectue dans tous les sens ce trajet entre le plus concret des sensations et la profondeur de l'émotion qu'elles renferment: ce peut être la construction d'un igloo en bois où verse toute la sève retrouvée de Naoufel, la lumière qui baigne une scène, la précision rythmique des gestes qui dit aussi bien les interactions physiques avec le monde extérieur que les états d'âme, une multitude de détails triviaux qui recèlent une part muette—quoi qu'éventuellement sonore—de ce qui se joue à chaque instant. Cette attention aux plus humbles perceptions, de celles qui passent inaperçues mais tapissent la mémoire, comme à la connexion entre toutes, qui donne chair aux émotions, immerge personnage et spectateur dans un grand bain sensoriel qui finit par créer une véritable euphorie. Car dans ce film où la mort et la tristesse rôdent autour d'un héros attachant et fragile, tout concourt à exprimer sans relâche ce que c'est que se sentir vivant. Pour matérialiser ce courant, l'animation, loin d'être sans corps, apparaît ici comme un conducteur magique. ■

J'AI PERDU MON CORPS

France, 2019

Réalisation Jérémy Clapin

Scénario Jérémy Clapin, Guillaume Laurant

Musique Dan Lévy

Storyboard Jérémy Clapin, Quentin Reubrecht, Julien Bisaro,

Mailys Vallade, Loïc Espuche

Production Xilam

Distribution Rezo Films

Durée 1h21

Sortie 6 novembre

